

Cet album est né sans procréation. Il m'a juste échappé, comme ça, pendant quelques jours de juillet 2007, alors que je rentrais d'une tournée de deux semaines avec Presque Oui, et que je m'apprêtais à partir 15 jours plus tard en vacances. J'étais seul et j'en souffrais. Mais j'étais heureux. J'avais rencontré un garçon, et, pour la première fois, je ressentais cette impression bizarre de compréhension mutuelle (sauf quand on se parlait ou qu'on s'expliquait les choses, bien sûr). On ne se voyait presque pas, mais j'étais chargé, très fort...

Je m'étais mis en tête d'enregistrer une ou deux chansons avec l'idée de créer un blog pour accompagner la sortie du livre « Dos au mur » avec lequel j'entretiens un rapport très ambigu (c'est incontestablement pour moi la chose la plus importante que j'ai faite de ma vie, mais je le déteste -sauf des fois où je l'adore-. C'est sûrement pour ça que je livre en pâture, pour m'en détacher, probablement...)

J'ai commencé par enregistrer « **vœux funèbres** » (**comment devient on un gens ? et Je tu** m'avaient déjà échappé en fait, quelques mois plus tôt). J'avais le refrain, je ne savais pas où il allait me mener. Et puis tout est venu, de manière bizarre, fulgurante, sans passage par le filtre de la raison me semble-t-il. C'était très nouveau pour moi. J'écrivais un texte, je l'enregistrais dans la foulée, je cherchais la matière sonore qui soit celle de l'énergie et de l'émotion de l'instant, je la traitais un peu comme on malaxe de la glaise, j'imagine, je prenais un instrument (la flûte puis le vibraphone en l'occurrence) et je laissais le corps exprimer lui-même les choses à travers les possibilités sonores qui lui étaient offertes. Cette méthode de travail s'apparenterait presque à l'action-painting, même si je n'y connais rien d'autre que ce que j'en ai lu. J'ai « fini » la chanson en quelques heures. Le résultat m'a surpris. Et je l'ai aimé.

Le lendemain, j'ai enregistré **garçon manqué**, que j'avais écrite deux semaines avant. C'est la première fois que je « portais » une chanson avec ma voix, que je « chantais », avec une nécessité de justesse tonale. Je me suis amusé à utiliser deux micros juxtaposés, à opposer leur phase, et à les latéraliser à l'extrême : ce charabia juste pour dire que je ne voulais pas d'une voix localisable, je voulais la décharner. L'enregistrement de cette chanson m'a rendu heureux, comme si je me comprenais vraiment.

La nuit qui suivit, ces deux chansons me parurent plus que deux chansons : elles étaient des tableaux d'une histoire, c'était évident ; **comment devient-on un gens** m'est apparu comme un cri avant-coureur qui déclenchait un processus, et **je tu** était le constat de la lutte qui amènerait les **vœux funèbres**. Je savais que le lendemain, j'enregistrerais procession solitaire, les étranges funérailles. A partir de là, tout s'est éclairé, sans que ce fût pourtant noir avant. Les chansons prenaient la courbure d'une parabole du livre, et je réalisais que je donnais malgré moi une forme métaphorique à une histoire vraie.

J'ai donc enregistré **procession solitaire**, effrayant probablement tout le quartier à coups de roulement tambours et de toms, à moins que ce ne soit avec mes premiers pas de guitar-héro. J'ai soufflé très fort dans ma flûte, tapé très fort sur une grosse caisse, joué très bien très mal de la batterie, et plein d'autres trucs qui me tombaient dans les mains. Et j'ai ainsi célébré les funérailles d'un ancien acolyte. Chose étrange que je réalisais en l'instant, le livre se terminait par un accouchement : le disque, s'il devait y en avoir un, se terminerait par des funérailles. Leur écho néanmoins se muerait en ritournelle de mobile de chambre d'enfant... L naît ici (L, comme lui, avait déjà commencé à prendre forme sous les traits de l'exutoire de « il », dans des nouvelles que j'écris de temps en temps, une espèce de projection de soi-même dans un monde où l'impossible n'est plus une barrière ; L évoluera, très probablement, vers une forme de perfection préservée de moi, et commence à tendre

vers une espèce d'androgynie ou d'asexualité, je ne sais pas encore très bien... ce n'est pas moi qui décide...).

C'est dans cet état d'esprit que j'ai tailladé les veines du futur défunt (**trop tard**); une bassine d'eau, quelques cristaux de métallophone, un cataclysme de piano d'enfant pour plonger dans tout ça... et j'ai cherché en moi ses derniers mots.

Une chanson déjà écrite, ma toute première en fait, s'est alors imposée : j'ai enregistré **La porte**.

La deuxième partie de l'histoire était achevée. La première prenait forme dans ce qui me servait de tête(s).

J'ai alors enregistré le **sourire d'un garçon**. Je craignais cet enregistrement : le refrain pouvait paraître ridicule, tant par le texte que par la forme codifiée du « slow ». Mais je ne voulais pas me protéger derrière un second degré : j'avais écrit sur mon petit carnet, quelques mois plus tôt, alors que j'étais en vacances, seul, à Barcelone : « je repense à la chanson « le sourire d'un garçon ». Je dois trouver les bons couplets, car le refrain est parfait : il est vraiment moi, j'y suis vrai ». J'ai peiné un peu à trouver le bon ton des couplets (les refrains, j'ai gardé la première prise), toujours par crainte du ridicule, dont la frontière me semblait toute proche. Mais ces mots et cette musique me semblaient pourtant être les seuls possibles. J'ai mis deux jours à arranger, écrire, enregistrer et mixer la chanson. C'est beaucoup plus que toutes les autres.

Il ne me restait plus qu'à trouver une musique sur un texte, **Le mausolée du temps**, et l'histoire me semblait close. J'ai enregistré une pendule et un mécanisme de boîte à musique, et j'ai malaxé tout ça pour donner la toile de fond à ce mausolée. La mélodie de piano est en fait celle sur laquelle j'avais écrit ce texte. Tout a été très vite.

Le conte avait pris forme. Il manquait juste un rouage, celui qui permettait de basculer du mal-être passif de la première partie à la révolution fatale et féconde de la deuxième. Ce rouage, c'était évidemment le bien-être : une histoire d'amour **Bibou**, et les jours heureux (**the portrait of Dorian Gray**), jusqu'à ce que cette image antalgique ne soit confrontée à son propre reflet. Les deux côtés du miroir étaient maintenant dressés l'un face à l'autre et le duel de la deuxième partie était en place.

Voilà, c'est à peu près comme ça que ça s'est passé. Je ne sais pas encore si je ferai de la scène un jour (j'y pense bien sûr), ni si j'enregistrerai encore quoique ce soit. Ce disque existe juste parce qu'il est vrai (j'entends par là qu'il rassemble des instants vrais). J'espère juste qu'il continuera à me tirer vers le haut, loin d'un monde où je ne sais pas être heureux (vraiment heureux). Mais pour moi, c'est déjà du passé.

**Jeanchristophe**